

La cité des sables

C'était comme si des crayons s'enfonçaient dans ses oreilles, une douleur exquise, comme disent les médecins, qui d'intensifiait au fur et à mesure que l'avion perdait de l'altitude depuis le plateau d'où il avait laborieusement décollé. Les paroles véhémentes du chef d'escale, un petit bonhomme rondet planté sous l'auvent d'une petite baraque au bord de la piste en herbe, lui revenaient en boucle : *« c'est la guerre là-bas, les étrangers ne sont pas admis ; ils ne vous laisseront pas passer, ils vous remettront dans l'avion du retour »*. Mais, fort d'une certitude qui lui était coutumière quand il s'agissait de prendre une décision, même de celles qui mettent une vie en jeu, il n'en avait que faire. Il était monté dans le bimoteur, un Douglas DC-3 hors d'âge pour lequel il éprouvait une affection particulière, eut égard à ses états de service.

Il distinguait maintenant à travers le hublot fendu et d'épaisses brumes marines, les silhouettes indécises des îles d'un archipel lointain, la terre aride qui se rapprochait sous l'aile, des maisons, une route déserte se perdant au loin. Un tourbillon de poussière soulevé par les hélices effaça le paysage tandis que les roues frappèrent durement le sol.

Une chaude moiteur aux relents iodés succéda à la fraîcheur des hauts plateaux que la cabine avait emprisonnée. La douleur cessa rapidement mais ses oreilles restaient bouchées comme au sortir d'un bain. La colonne de passagers chemina jusqu'à un petit édifice dans lequel des soldats nonchalants, lourdement armés, se tenaient à l'extrémité d'une longue table. Nul ne fut contrôlé, personne ne lui demanda rien. Il était arrivé et son premier souci, celui de tous les voyageurs, fut de trouver le gîte et le couvert.

Il marcha vers la ville dans l'aveuglante lumière du milieu de la journée, le visage balayé par une brise tiède aux relents mêlés de sable et d'iode. Les passagers de l'avion avaient disparu ; en tous cas, il n'en revit aucun et n'en avait que faire. Il longea la mer étale et traversa une digue qui coupait un bassin aux eaux stagnantes et malodorantes, un mélange de poisson mort et de mazout rance. Puis il arriva aux premières maisons de la ville, de hautes façades ottomanes défiant le ciel blanc, percées de nombreuse fenêtres ovales qui se délitaient dans le sable qui envahissait les rues. Est-

ce parce que ce tapis meuble absorbait les sons ou étaient-ce les séquelles de l'absence de pressurisation dans l'avion ? Il n'entendait aucun des bruits qui d'ordinaire courent les rues. Une carriole tirée par un cheval famélique le dépassa en silence. Des chats méfiants erraient çà et là.

Le bref et inconfortable vol, la marche le long des eaux mornes, avaient attisé son appétit. Il rechercha un restaurant. Les vestiges d'une enseigne surmontant une porte grande ouverte l'engagèrent à entrer. Dans la grande salle sombre et fraîche, les tables avaient été poussées contre les murs, les chaises empilées par-dessus. Il remarqua à travers les pieds dressés, dans la semi-obscurité, une fresque grande nature de « *La naissance de Vénus* » de Sandro Botticelli.

Il s'approcha de l'une des chaises rangées à l'envers, empoigna le pied et le bougea légèrement pour faire du bruit et attirer l'attention, si par chance il y avait quelqu'un dans le restaurant. Une petite femme toute de noire vêtue, cheveux nattés et teint basané, arriva par une porte donnant sur une petite cour baignée de lumière. Sa présence la surprit ; elle resta là, figée devant ce client inattendu qui comptait déjeuner. Il ne sut que lui dire, et dans quelle langue ? Elle le toisa un moment. Il trouva incongru de s'adresser à elle en anglais, la langue du « dehors », celle de la civilisation d'avec laquelle il avait coupé les ponts. Il ne connaissait rien de la langue locale, tout au plus quelques bribes de celle de la province voisine qui lui faisait la guerre. Il se risqua à lâcher deux des rares mots de l'ennemi qu'il connaissait : « *doro allé ?* », il y a du poulet ? « *Allé, allé* », répondit-elle d'une voix chantante. Elle ôta des chaises d'une table, tira la table et plaça l'une des chaises devant. La grande salle vide résonna d'un étrange vacarme ; il se rendit compte que ses oreilles n'étaient plus bouchées. La femme l'invita d'un signe à s'installer puis elle fila, probablement dans sa cuisine. Il déposa son sac à dos au pied de la table.

Il contempla longuement, par désœuvrement, la fresque de Botticelli. En des temps révolus à en croire l'aspect défraîchi et écaillé de l'œuvre, quand la ville était encore ouverte et vivante, une communauté de résidents italiens se réunissait en ces lieux pour boire et festoyer. Il n'en restait que des fantômes qu'un air de Verdi ressusciterait. Un téléphone en bakélite empoussiéré trônait à l'extrémité d'un comptoir en laiton terni par les ans et l'air marin. Il

n'avait pas servi depuis fort longtemps. Il en éprouva un certain contentement ; ainsi donc, il était vraiment coupé du monde, loin de tout et de tous. Peut-être même qu'aucun téléphone ne fonctionnait plus dans la ville. Peut-être même qu'il n'y avait plus de bureau de poste, aucun télégraphe, rien qui put le relier à l'extérieur. C'était ça, le bout du monde, un lieu, n'importe lequel, d'où il serait impossible d'aller plus loin, dont il serait impossible à quiconque de savoir que l'on se trouve, un lieu dont on ne tiendrait pas à faire savoir que l'on y est. L'absence de téléphone coupait le cordon ombilical qui ratatine la planète. Il était seul, loin et content, faute d'être heureux.

La femme revint, déposa devant lui une assiette avec des morceaux de poulet étalés sur un lit de riz épicé. Elle apporta aussi un verre et une carafe d'eau. L'impression lui traversa l'esprit que ce repas ne lui était pas destiné, qu'elle n'avait fait les courses que pour elle et ses proches peut-être, et que désireuse de ne pas décevoir l'unique client du jour, elle lui avait cédé sa part, ou du moins une partie. Le repas terminé, il attendit qu'elle revienne pour la payer.

Il régnait dans les rues une odeur de sable et de poussière. Il goûtait le bonheur retrouvé d'en entendre les grains crisser sous ses pas. Il n'avait pas osé demander un café pour conclure le repas, mais il avisa de l'autre côté d'une placette un établissement dont la véranda fatiguée, rongée par le sel, offrait un point de vue privilégié sur ce qui pourrait se passer dans cette partie de la ville. Elle était surmontée d'une enseigne délavée : le « *Bar degli amici* », mais d'amis, il n'y en avait plus. Il s'installa à une table ronde peinte en blanc. L'extrême luminosité confondait dans une éblouissante incandescence le ciel sans relief et les murs décrépits. Deux jeunes filles très court vêtues d'une simple liquette traversèrent la place en courant. Des filles du port, des filles à marins, pensa-t-il. Il se souvint que la ville, accessible seulement par la voie des airs, était un port dont la guerre avait considérablement réduit l'activité. Plus de marins en bordée pour les filles, plus de clients pour les bars. Sans cesser de courir avec cette légèreté des très jeunes femmes, elles gloussèrent d'un rire prometteur en l'apercevant dans sa cage de verre poussiéreux. Un vieil homme vouté traversa la place sans rien regarder. Puis pendant longtemps, elle resta vide. Il ne se passa plus rien. Un grondement résonna loin, très loin dans les contreforts du plateau. Il n'y prêta aucune attention mais il commença à s'impatienter de ne voir venir aucune serveuse.

Trois gamines d'humeur joyeuse aux rires cristallins s'installèrent autour de lui en repoussant tables et chaises. « *Coca-cola ?* » proposa l'une d'elles. Il acquiesça. Elle fila en boutique avec son amie et toutes deux revinrent avec quatre bouteilles bien fraîches, des verres et des cuillères. Contentes d'être invitées – cela allait de soi –, elles parlaient entre elles d'un débit rapide dans une langue roucouillante qui lui était inconnue, touillant le soda pour le dégazer, mêlant les répliques sans s'interrompre, sans qu'il n'en saisisse un mot. Des regards qu'elles échangeaient, il comprit qu'entre deux éclats de rire il était tout naturellement l'objet de leur conversation. À défaut de pouvoir converser, il détaillait leurs jeunes visages qui avaient cette beauté que seuls confèrent les métissages. Leurs chemisiers aux rares boutons s'ouvraient négligemment sur un soyeux grain de peau. Il cherchait à garder une certaine contenance ; il en avait pourtant rencontré, là-haut sur le plateau, des filles de bars qui échangeaient pour trois sous, pour le prix d'une consommation, d'inoubliables nuits finissant dans les brumes du matin. Le jeune âge de ses convives le troublait. Le vieil homme retraversa la place dans l'autre sens. Il lui sembla que cette fois, il avait été vu ; mais il n'était qu'avec des filles du port.

Il les abandonna à la recherche de l'hébergement, oubliant leurs rires qu'absorbait le sable. Il arriva à la zone portuaire close par de hautes et solides grilles en fer. Par-delà des entrepôts s'élevait la monumentale cheminée noire frappée de l'étoile rouge d'un cargo soviétique. Du bateau lui-même, il ne voyait rien ; mais il devinait la présence de l'équipage confiné à bord, des marins englués dans l'ennui d'une trop longue escale, privés de sorties, de bars et de filles.

En raison du blocus routier et du port fonctionnant au ralenti, les hébergements avaient périclité. L'hôtel miteux auquel ses pas le menèrent lui sembla être le seul de la ville. Il estima inutile d'en rechercher un autre. C'était une maison de plein pied dont la cour intérieure bordée de chambres inoccupées donnaient sur une anse pierreuse aux lourdes eaux sombres et poisseuses qu'aucun courant, aucune vague, ne renouvelait. Les chambres étaient toutes pareilles : une petite fenêtre carrée ouverte sur la cour, un lit métallique sur lequel était jeté un matelas en mousse recouvert d'un drap moite et une chaise en fer. Le confort lui importait peu. Il choisit la chambre la plus proche de l'eau dont l'incessant clapotis bercerait ses nuits, puis il déposa son sac au pied de la chaise.

« *Le plus loin possible, le plus longtemps possible* ». Cette maxime à laquelle se résumait son voyage depuis qu'il était sur la route lui revenait, lancinante, à l'esprit. Il s'interrogeait sur son séjour : combien de temps resterait-il là ? Et pour quoi faire ?

La nuit tombait vite sous ces latitudes. Le ciel s'embrasa. Puis il vira au noir, annonciateur d'une pluie qui ne tomberait pas. Des grondements sourds retentirent dans les montagnes sans qu'il parvint à discerner s'il s'agissait de l'orage qui s'était éloigné ou de l'armée tirant au canon sur des insurgés. La tenancière inquiète s'abstint de spéculer sur l'origine du bruit et lui servit un repas frugal qu'elle ne partagea pas. Les eaux qui clapotaient mollement au bout de la cour étaient plus menaçantes encore dans l'obscurité que le jour. Elles s'enfonçaient dans une nuit noire, sans lune, éclairées seulement par la faible lueur d'une ampoule nue là où les vaguelettes s'échouaient sur des dalles disloquées. Il s'endormit dans la chambre mal aérée, bercé par le ressac.

Le premier jour fut celui de l'exploration de la ville, l'errance dans les rues de hasard, la dérive sans but dans des rues sans trottoir au tracé indécis entre des maisons à l'alignement incertain, aux persiennes fermées ou mi-closes. Des chats se mettaient prudemment en retrait à son approche. Un homme, un fonctionnaire peut-être au bord de la retraite, lui demanda ce qu'il faisait là, s'il avait une autorisation de résidence. Il lui affirma que oui. L'homme n'insista pas.

Il repéra une boutique, « *Kostantinos Panas – Curios* ». Le tintement grêle d'une clochette fixée à la porte annonça discrètement sa venue. L'endroit était un antre invraisemblable, une grotte parcimonieusement éclairée par quelques ampoules dispersées çà et là, des murs surchargés du sol au plafond de bibelots et de boîtes à bijoux alourdies de coquillages comme sous la coque d'un vieux navire. Le mauvais goût de tout cet étalage, la quantité surtout, le subjuga. Il y en avait plein les étagères, des amoncellements de souvenirs kitch, des œufs d'autruche, certains posés sur un cerclage en ébène, d'autres entassés dans des paniers qui formaient de monstrueux nids. Des squelettes de corail blanchis s'empoussiéraient dans les recoins d'un étroit labyrinthe qui courrait entre des coffres fatigués, de menaçantes mâchoires de requins hérissées de dents triangulaires et des rostres de poisson-scie pendouillaient du plafond. Le regard ne savait où se poser. Cette profusion d'objets aussi insolites qu'hétéroclites lui donna le tournis. Il ouvrit machinalement

l'un des écrins recouverts de coquillages ; c'était une boîte à musique dont il émana quelques notes clairement espacées. Des profondeurs du clair-obscur il entendit une voix rocailleuse : « *La Traviata, coro di Zingarella* ». Il referma prestement la boîte à musique – le chœur des gitanes fut coupé net – avant même d'apercevoir le propriétaire des lieux qui s'avancait dans un timide rai de lumière glauque. Vêtu d'une pelisse malgré la température élevée, portant un calot qui tombait sur d'épaisses lunettes, il étala sur un comptoir vermoulu des cristaux de quartz, des dents de requin, des petits coquillages vernis, des bijoux en argent comme en portent les femmes dans le désert, une poignée de thalers Marie-Thérèse en argent. Les affaires reprenaient, même si son client de fortune ne saurait remplacer les bandes de marins en bordée avides de ramener chez eux tout ce qui pourrait étonner ou impressionner leurs proches. Il acheta par courtoisie quelques menus bibelots, une bague en obsidienne, notamment, d'une insondable noirceur. La pierre vitrifiée provenait d'un volcan encore en activité qu'il se promit de visiter.

Il aperçut au bout du comptoir, parmi des cartes postales périmées, un dépliant de très vieilles photographies. Elles représentaient des murs en pierre ruinés, vestiges de maisons abandonnées depuis des lustres. Il reconnut sur une vue aérienne la silhouette embrumée de l'une des îles qu'il avait aperçues depuis l'avion et envisagea de s'y rendre. Les lieux oubliés, hors du temps, l'attiraient. Le grec l'y aurait volontiers amené à bord de son bateau, mais la marine gouvernementale en interdisait l'accès.

Il apprit entre deux marchandages qu'il était depuis onze mois le premier non-résident à parvenir dans la ville assiégée par les rebelles. Les hommes en âge de se battre avaient rejoint la guérilla. Il ne restait dans la ville que les femmes, les enfants et les vieillards, ainsi qu'une petite communauté d'expatriés installés là depuis des décennies que le grec l'invita à rencontrer au Yacht Club, à quelques encâblures de la boutique.

Assises à l'ombre du club house, dans un patio baigné de soleil, des femmes tricotaient en papotant. Il passa parfaitement inaperçu. Au bout d'un banc, une jeune fille à queue de cheval boudait ostensiblement. Elle se querella dans l'indifférence générale avec un gamin endimanché portant des lunettes fumées. Ses glapissements eurent raison du jeune homme qui se leva sans un mot et s'éclipça. Elle s'en prit alors à l'une des femmes qui la rembarra sans

ménagement. Puis elle éructa contre une autre qui n'osa rien dire. Elle se lova finalement dans un fauteuil en rotin d'où elle bouda et fulmina interminablement. Le Grec avait allumé une pipe. Tout ce petit monde vivait dans une bulle à l'écart des réalités du moment, indifférent aux grondements sporadiques descendus des montagnes.

L'étouffante chaleur qui diminuait à peine au coucher du soleil n'était guère propice au sommeil. L'insomnie aidant, il arpenta plusieurs fois la cour puis il se dirigea vers la sortie de l'hôtel. Un tour dans la ville déserte favoriserait l'endormissement. Il poussa la porte ; elle donnait sur une obscurité totale car l'éclairage public était éteint. Lui arrivait-il seulement de fonctionner ? Ou ne fonctionnait-il qu'un jour sur deux ou trois ? Il contempla ce néant qui évoquait indiciblement la mort. Cela pourrait donc être ça, une fin de vie : debout sur le seuil d'un ailleurs obscur infini et éternel, et plus moyen de reculer.

Un éclair illumina un pan de mur, à quelque distance, aussitôt suivi par une formidable détonation qui se répercuta contre les murs avoisinants, leur donnant une étrange présence sonore. Un cri, un appel, retentirent. Puis d'autres tirs, car on tirait dans la rue. Il se retira prudemment dans la cour faiblement éclairée par l'ampoule qu'il avait oublié d'éteindre. Il s'inquiéta pour sa sécurité car il était visible par quiconque se trouverait de l'autre côté du bras de mer et pourrait être une cible facile. Il s'enferma dans sa chambre tandis qu'à proximité retentissaient de courtes rafales et des galopades. Comment faisaient-ils pour s'orienter dans cette nuit épaisse, s'interrogea-t-il. Il perçut une piquante odeur de poudre, la même que celle dont il se délectait à proximité des stands de tirs dans les foires foraines de son enfance.

Le matin fut semblable à tous les autres matins, comme si l'échange de tirs de la veille n'avait jamais eu lieu. Les trois filles du bar degli Amici se baignaient habillées dans la soupe tiède dont les amples vagues se soulevaient comme une lente respiration. Il les rejoignit.

La plus jeune – elles étaient toutes très jeunes – avait remplacé sa robe trop lâche par un jupon et un tee-shirt écru. Le tissu devenu transparent moulaient les moindres reliefs et replis de leurs corps. Lorsqu'elles sautillaient dans l'eau ou faisaient la planche, leurs seins flottaient comme des fruits ronds sur l'onde poisseuse. Elles s'immergèrent ensemble et réapparurent près de lui. Il enlaça la plus proche par derrière, ses mains immergées enveloppant les seins ; elle se laissa faire. Les lourdes eaux plombées masquèrent des jeux

érotiques. De la rive déserte à cette heure déjà brûlante, nul ne pouvait deviner les attouchements qui se déroulaient sous la surface opaque des flots qui dansaient mollement. La fille se retourna dans un remous avec la souplesse d'un dauphin et se cambra pour mieux s'offrir à des caresses qui la firent frémir. Elles se le partagèrent toutes, mais savaient se soustraire à toute velléité de pénétration non tarifée.

Ils sortirent tous de l'eau gluante. Les filles se dirigèrent vers ce qui semblait être un garage à bateau sans porte. Une forme qui ronflait au pied du mur les arrêta net. Un homme faisait la sieste dans le local mal aéré et surchauffé. Elles s'allongèrent alors au soleil, et lui avec, sur la dalle en ciment éclatée qui servait à mettre les bateaux à l'eau. Visibles de loin, ils restèrent ainsi sagement séparés les uns des autres. Un très jeune garçon nu qui portait une canne à pêche et un seau passa derrière leurs têtes. Les robes des filles ne furent pas longues à sécher.

Il se souvint être passé au cours de son errance, la veille, devant un cinéma à la prétentieuse architecture néo-byzantine dont l'affiche prémonitoire, en lambeaux, annonçait le dernier film avant les événements qui vidèrent la ville de ses habitants : « *L'uomo con mille donne* », l'homme aux mille femmes.

Ce soir-là, des guirlandes multicolores brillaient au bout d'une rue qu'il ne se souvint pas avoir visité. C'étaient celles d'un bar aux allures de guinguettes, le « *Trocadero Night Club* ». Un haut-parleur diffusait de la musique douce. L'endroit était peu fréquenté. De nombreuses tables, sur la terrasse en terre battue, réparties pour former une piste de danse, étaient vides. Il y avait là des hommes, des soldats de l'armée régulière reconnaissables malgré leur tenue en civil. Les gestes bourrus, des regards arrogants, une manière de se considérer en terrain conquis et d'interpeler les rares serveuses ne trompaient pas. Il s'installa à l'écart. Avec sa tignasse informe, son jean élimé et la toile éclatée de ses pataugas, il faisait tache parmi ces soldats en costume qui tentaient de se donner une contenance.

Une femme en robe longue, les cheveux défaits tombant sur les épaules, s'approcha de sa table et la main tendue, sans dire un mot, elle l'invita avec classe et élégance pour une danse. Il retira ses souliers en lambeaux pour être plus à l'aise, un geste qui suscita un murmure d'étonnement, voire de réprobation, de la part d'une assemblée masculine soucieuse offusquée qu'un inconnu, qui plus

est un étranger, viennent chasser sur leurs plates-bandes. La va-nu-pieds, séduisait la plus belle femme de la ville, celle qui se refusait à la plupart d'entre eux. Ils en éprouvèrent un mélange d'admiration – l'envie du statut de l'occidental auquel tout était accordé – et de ressentiment.

La danse terminée, elle l'entraîna sous les regards médusés hors de la guinguette et le conduisit d'un pas léger à travers un dédale de ruelles mal dessinées, jusqu'à une solide bâtisse jaunâtre à la silhouette de navire en perdition, échoué dans une mer de sable qui scintillait au clair de lune, les persiennes plus ou moins entr'ouvertes au tiers de leur hauteur comme les écouteilles en bois d'un vaisseau à voiles de la Royale.

Des chats détalèrent. Elle poussa la porte vermoulue. Dans un étroit boyau sans lumière, un véritable coupe-gorge, de vieilles marches branlantes menaient à sa chambre basse de plafond éclairée par une lampe de chevet à franges tressées. Son nid d'amour était coquettement arrangé avec, au milieu du mur du fond, un lit que trop de marins de passage avaient défoncés. Des flacons de parfum, cadeaux laissés par ses éphémères amants, étaient alignés sur un cosy désuet recouvert de napperons. Il remarqua les profonds reflets bleu d'un flacon de *Soir de Paris*, probable souvenir d'un marin français.

Elle dégrafa sa robe qui tomba avec un son mat sur le vieux plancher en bois. Elle se tenait debout en face de lui, non pas offerte, mais dans l'attente et l'expectative. À contre-jour, il ne distinguait d'elle que sa silhouette élancée. Il lui prit la main, l'éleva au-dessus de sa tête et d'un geste de danseur de ballet, il la fit délicatement tourner avec une grâce de danseuse afin de la contempler sous tous les angles. La chaude lumière de la lampe de chevet rehaussait sa peau mordorée.

C'était la nuit de Noël.

Il avait épuisé la ville. Il eut beau la parcourir au matin, encore grisé par sa nuit, la magie n'opérait plus. Des mystérieux immeubles ottomans qui se délitaient dans des rues oniriques que parcouraient des chats et des filles, il ne restait plus que des maisons mal entretenues dans de banales rues désertes. Il était temps de partir. C'est l'apanage des bouts du monde de ne pouvoir aller plus loin. La nécessité de rebrousser chemin le laissa sur une impression d'inachevé.

Il attendit l'avion du retour au bord de la piste. Il arriva enfin, l'un des moteurs en feu. La longue flamme jaunâtre qui soulignait les hublots jusqu'à la queue s'éteignit juste après l'atterrissage, lorsque le pilote coupa les gaz. Des passagers, des paysans pour une grande part qui ne pouvaient voyager par la route, encombrés de bagages informes et de volaille vivantes, quittèrent la carlingue. Le pilote examina le moteur, sembla régler ou réparer quelque chose dessous, puis ce fut le moment de monter à bord avec des passagers que les flammes n'avaient guère impressionnés.

Il s'installa sur un banc dans la cabine. L'avion était un transport de parachutistes réaménagé pour un pont aérien. Les moteurs vrombirent longuement, très longuement, comme si en forçant le régime, le pilote voulait s'assurer que l'appareil parviendrait vaille que vaille à grimper jusqu'en haut du plateau, à deux mille mètres d'altitude.

Du bord de la piste, l'on put voir l'avion s'élancer dans un tourbillon de poussière si épais, si dense, qu'il sembla qu'il eut disparu dans une autre dimension.

* * * * *